Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 64 (1926)

Heft: 17

Artikel: A la tseri

Autor: Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220237

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER Palud, 3 - LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.six mois, Fr. 3.50 - Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA CHANSON DE LA FETE DU QUATORZE

AURAIS voulu connaître le patriote Marindin. Je me figure qu'un homme qui a conçu la chanson de la « Fîta dau quatorze » a dû être un homme heureux, de gros bon sens, un sympathique bon vivant. Quand j'entends chanter ce poème, car c'en est un, mon cœur devient joyeux et je m'écrie, întérieure-ment : Vive Marindin ! Je comprends que cette chanson soit chère aux Vaudois, car elle est bien de « chez nous ».

Remarquez d'abord, la modestie du poète-patriote. Marindin déclare gentiment qu'il n'a pas l'ambition de passer pour un Th. de Banville ou un Sully Prudhomme (qu'il n'a du reste pas connus). Il nous dit modestement : si la rîme est bétorse, tant pis, l'important c'est « d'aimer sa patrie ». L'auteur n'a pas non plus la prétention d'avoir fait un chef-d'œuvre ruisqu'il nous prévient que ce n'est qu'un « bout de chanson », on bêt dé tsantson

Le récit descriptif de la fête de l'anniversaire est un petit tableau. Ne voit-on pas, en imagination, tous les garçons du village bien retapés, les jeunes filles, un bouquet à la taille, tout ce monde habillé en dimanche et rechangé, pour chanter « qu'on est toujours bien content quand on aime bien sa patrie? »

Tous les Vaudois adorent le militaire. On sait qu'un sergent-major préfère au titre de « Monsieur » celui de son grade. On sait aussi quel chagrin éprouve un jeune homme de dix-neuf ans, affranchi à la visite; aussi Marindin ne manque pas d'introduire la note militaire dans son patriotique chant. Le commisse fait marcher son dépôt en tout bon générat au chant du gai refrain: « Celui qui aime bien sa patrie sera tou-

jours bien content ».

Nous pratiquons la religion, nous autres, Vaudois, nous allons volontiers au sermon le dimanche. Nous voyons avec plaisir un service divin figurer dans un rassemblement de troupes, dans une fête fédérale ou cantonale qui fait bien dans le paysage. Le 14 avril de Marindin tombe sur un dimanche. Les paroissiens vont à l'Eglise en-tendre mossicur le Pasteur prononcer ce tant beau préche, où il a mis le meilleur de son cœur et énuméré les bénédictions qui nous sont dispensées par la Providence: Les horreurs de la guerre qui nous sont épargnées, les biens de la terre qui nous manquent rarement et nous préservent de la famine, le bonheur que nous avons d'être libres de dime, de cens et de posséder des magistrats intègres. Bref, c'est tout un mandement de Jeûne!

Le sermon a été un peu long (le Vaudois aime les prédications courtes), aussi quand le pasteur a dit: «Amen», ses auditeurs se sont empressés, ne pensant pas mal faire, d'aller boire un verre chez Grégoire qui, lui aussi bien retapé en broussetout et bonnet de velours et pantoufles brodées, sert les demi-pots à ses clients. Tout le monde chante « qu'on est toujours content quand on

aime sa patrie. »

La musique est modeste comme la chanson, elle semble aussi nous dire qu'elle n'a pas de prétention à l'opéra, pas même au poème symphonique. Elle est originale, mélodique et simple. La dernière phrase du refrain a un petit air gai et sautiliant tout à fait plaisant.

Si les lignes qui précèdent nous procuraient

quelques détails sur le ou les auteurs de notre vieille chanson nationale, paroles et musique, nous en serions heureux. C'est dans ce but que nous avons écrit cet article. Mérine.



A LA TSERI

REBLLIET ètâi on bon tserroton. Sè bite l'accutâvant rique raque, po cein que savant bin cein que lâo z'arreverâi se ne terîvant pas quand bramâve hu! âo bin se botsîvant pas quand desâi heu ha! L'è veré que Creblliet l'avâi on dzerno à reveillî tote lè z'èstatue dào payi et on catalogue de djuremeint et de sacremeint asse gros qu'onna Biblia. Faillái l'oûre quand l'ètâi à la tserrî! Lè bîte fusâvant râ, allâ pi! quand l'oïessant ti lè nom que Creblliet lâo criâve. Lo menistre l'avâi prâo asseyî de lo corredzi, mâ Creblliet l'ètâi trâo vilhio : lo djurâ ètâi trâo prévond dein lo sang.

On coup, noûtron sacremeintâre l'ètâi à la tserri apri de la rontire. On l'oïessâi bramâ du tot

liein. Tot d'on coup, vè la tsintre, vaitcé lo me-nistre qu'arreve. L'ètâi 'na tant brava dzein que

l'ètâi amâ de tot lo payî.

Creblliet l'arrîte dan son appllia po dévesa on momeint avoué lo menistre. Ma fai stisse l'a profità po lài fére on chapitre su lè djuremeints, que l'ètâi pardieu bin biau de l'oûre. Lâi desâi qu'on sacremeint vo dèvourâve lè potte, vo fasâi toodre lo mor, que l'ètâi bon po dâi païen âo bin dâi Chinois, et que mîmameint lè bîte vo crètiquâvant quand dèvesâvant eintre leu.

Mon Creblliet accutâve sein rein dere, tot vergognão, quand tot d'on coup lo menistre s'è trovâ lo petit dâ de la man gautse biossî pè on maillon de la tsinna io lè bîte terîvant. Pouâve pas sè doutâ d'ice, lè bîte l'avant teindu on bocon et fasâi dâi mene d'einfè ein deseint :

Aïe! mon Dieu! ouaih!

Ma fâi, l'è vegnâi on momeint que cein lâi fasâi tant mau, que fasâi dâi veindzeince po sè dèpreindre, et que l'a laissî parti onna raison que l'ètâi mé po lo diabllio que po lo bon Dieu. Et va! l'a assebin djurâ po sè soladzi, lo poûro me-

Adan, sein rein dere, Creblliet preind son grayon, et on bocon de papa et fasai ètat d'écrire.

Que féde-vo? lâi fâ lo menistre.
Rein, so repond Creblliet, vu vito écrire voutra prèïre contre lè biossâïe, tandu que m'ein rappelo! Marc à Louis.

NE ME PARLEZ PAS DES ANIMAUX

E comprends que l'on soit bon pour son propriétaire parce qu'il peut vous mettre à la porte, pour les agents qui peuvent vous passer à tabac, pour un oncle à héritage, pour son député, qui finira peut-être un jour par tenir les promesses qu'il a faites ; mais rien ne me met hors de moi comme ce conseil que me donnent des pancartes affichées partout : « Soyez blent pas des mats ra « xusmins el suoq enod

On voit bien que ceux qui nous font cette recommandation n'ont point eu affaire avec des animaux ; on voit bien qu'ils ne les connaissent

Moi, je vous réponds que je n'ai jamais eu à me féliciter de mes rapports avec les bêtes...

Ah! les sales bêtes!...

Tenez, tout gosse, quand je n'étais pas plus haut que cela, je me souviens qu'on me faisait déjà absorber toute sorte de drogues amères pour me faire évacuer je ne sais quels parasites qui avaient établi leur quartier général dans mon petit intestin.

Plus tard, je me rappelle qu'on dut me saupoudrer les cheveux avec je ne sais quelle poudre insecticde pour en déloger je ne sais quels envahisseurs qui s'y étaient installés pour y vivre à mes dépens.

A six ans, j'ai été pincé jusqu'au sang par une écrevisse ; à sept j'ai été mordu par un chien enragé ; à huit, j'ai été à moitié dévoré par un essaim d'abeilles; à neuf ans, je donnais gentiment un morceau de pain à l'éléphant du jardin des plantes quand ce gros imbécile, en guise de re-merciements, m'envoya une trompe d'eau en pleine figure.

A dix ans, j'ai reçu des taloches pour n'avoir pas voulu manger du hareng trop salé,

A onze ans, j'ai eu une indigestion pour avoir mangé trop de veau.

A douze ans, j'ai reçu un coup de pied d'une vache querelleuse.

A treize, pour avoir farfouillé avec un bâton dans un nid de guêpes, j'ai failli perdre la vue. A quatorze, on m'a dressé une contravention

pour avoir tué un coa d'un coup de pierre.

A quinze, un cheval, à qui je n'avais jamais rien fait, je vous le certifie, s'est amusé à me marcher sur le pied, exprès.

A seize ans, j'ai eu la fièvre tphoïde pour avoir mangé des huîtres.

A dix-sept ans, on m'a servi du chat dans un restaurant en me déclarant que c'était du lapin, de sorte que, depuis ce jour-là, je suis dégoûté

du lapin et du chat. A dix-huit, j'ai été empoisonné pour avoir mangé des moules.

A dx-neuf ans, j'ai été mordu par une vipère dans les champs.

A vingt ans, toujours à la campagne, j'ai été embroché par les cornes d'un taureau furieux.

Quand je me suis marié, la première nuit de nos noces, je n'ai pas pu dormir à cause des pu-

Pendant notre voyage de noces, en Italie, ce sont les moustiques qui m'ont empêché de fermer l'œil.

J'ai essayé de faire du jardinage : les mulots, s taupes, les fourmis, les limaces, les pucerons, les hannetons ont dévoré mes semis ; les moineaux ont mangé mes petits pois, les merles ont avalé mes cerises; et vous voudriez que j'aime les animaux?

Vous voudriez que j'aime le singe ? grâce auquel un de mes oncles à héritage vient d'être rajeuni ; ou le cafard qui nous ronge quand nos affaires ne vont pas; ou le cancrelat qui s'installe dans nos contrebasses comme chez lui.

Mais, vous-même, oseriez-vous soutenir que vous aimez à rencontrer une araignée le matin, et

que les sangsues qu'on suspend après votre ana-